

## LA DESCRIPTION: ANALYSE D'UN CORPUS

\*\*\*\*\*

### 1. HYPOTHESE DE DEPART

Vérifier si la description est bien un type de texte ou de séquence textuelle, tel est le but de ce travail.

Nous fondant sur le fait que nous avons tous l'intuition de ce qu'est une description (la preuve est que, dans un roman, nous la localisons aisément...pour parfois mieux la sauter!) nous pensons pouvoir émettre l'hypothèse de l'existence d'un type de texte ou de séquence possédant certaines caractéristiques à définir: le *type descriptif*. Ceci peut être abordé de deux façons:

- a) Soit, la séquence descriptive dépend du texte englobant duquel elle est extraite (par ex. un discours théorique ou une narration) et, dans ce cas, elle possédera les mêmes configurations de marques linguistiques.
- b) Soit, le texte descriptif est bien un type de texte, avec ses caractéristiques et son mode d'organisation propre, et alors il va se démarquer des autres types de textes.

Afin de vérifier le bien-fondé de cette dernière hypothèse, nous avons choisi d'utiliser la méthode d'analyse de textes que J.-P. Bronckart et son équipe ont mise au point.

### 2. METHODE D'ANALYSE

Cette méthode a été élaborée dans le cadre théorique de l'*interactionnisme social*. Prenant sa source principalement dans l'oeuvre de Vygotsky, de Bakhtine et de Wallon, l'interactionnisme social postule que le langage, en tant que capacité et instrument conjoint de représentation et de communication, est organisé en *structures complexes articulées au contexte* dont elles dépendent. Dans ce cadre, le texte est envisagé comme le résultat d'une activité sur certains éléments du contexte extralingagier

dans lequel il est produit.

Forts de ces arguments, Bronckart et son équipe ont tenté de définir une base de concepts théoriques à partir desquels un modèle de production du discours peut être formulé [cf. BRONCKART, *Le fonctionnement des discours*, 1985, à présent: *Fdd*]. Ce modèle débouche sur une *typologie des textes* dont la caractéristique principale est d'être *interactive*. Cela signifie, d'une part, qu'elle est apte à formuler des hypothèses précises sur les ensembles de paramètres du contexte susceptibles d'avoir une influence significative sur les textes; d'autre part, qu'elle est dotée d'instruments d'analyse des marques textuelles de surface, et enfin, qu'elle permet de formuler des hypothèses sur les opérations de production de textes, c'est-à-dire sur le type de traitement des paramètres extralinguistiques aboutissant à la configuration d'unités qui constitue le texte proprement dit.

On a donc, schématiquement, trois ensembles d'entités: l'*EXTRALANGAGE* et les *UNITES LINGUISTIQUES* qui appartiennent au domaine de l'observable ainsi que les *OPERATIONS LANGAGIERES* qui, elles, relèvent d'un appareil hypothétique. Pour des raisons de clarté, nous devons traiter séparément ces trois domaines, tout en gardant à l'esprit qu'il ne s'agit nullement d'ensembles disjoints, mais bien de trois champs théoriques interdépendants.

### 2.1 L'extralangage

En théorie, l'extralangage est l'ensemble infini de toutes les entités "mondaines" en dehors de la langue. En elles-mêmes, ces entités n'ont aucune pertinence. C'est l'activité langagière qui va "investir" l'extralangage et y définir des espaces dotés de deux types de pertinence:

- la *pertinence référentielle*, toute entité pouvant devenir un contenu représenté;
- la *pertinence contextuelle*, certaines entités ayant une fonction de contrôle et de gestion du déroulement de l'activité langagière.

Le référentiel et le contextuel

n'ont donc aucune existence stable indépendamment de (ou préalablement à) l'activité langagière; ils en sont au contraire un des produits. [*Fdd*, p. 26].

Parmi les entités du contexte extralinguistique, deux ensembles bien distincts sont définis: d'une part, un ensemble de *paramètres phy-*

*siques* rendant compte des conditions de production matérielle de tout discours (= locuteur, interlocuteur(s), espace géographiquement situé et temps chronologiquement situé), et d'autre part, un ensemble de *paramètres sociaux* qui définissent les conditions d'interaction de l'activité langagière (= énonciateur, destinataire, lieu social et buts poursuivis).

## 2.2 Les opérations langagières

C'est l'élément central de la théorie de Bronckart. En effet, ce sont les opérations langagières qui vont permettre de rendre compte de l'articulation du texte au contexte et au référentiel. Ces opérations, sous-ensemble des opérations psychologiques construites par l'être humain lors de son développement socio-cognitif, se présentent sous les formes d'un réseau organisé en trois niveaux.

2.2.1 Les opérations de contextualisation-référentialisation. Il s'agit des processus de représentation et de choix de valeurs sur l'ensemble des paramètres pertinents des espaces extralangagiers indépendamment de (et préalablement à) la successivité impliquée par la mise en texte (= *macro-structure sémantique*).

2.2.2 Les opérations de structuration. Ces opérations concernent la construction de la trame textuelle par le choix d'un type d'*ancrage discursif*, avec son réseau de repères énonciatifs (= repères temporels) ainsi que le choix d'un plan de texte (= opération de *planification discursive*).

Ce sont les opérations d'ancrage discursif qui vont définir les types de textes caractérisés par des configurations spécifiques d'unités linguistiques en surface de textes, à savoir, le discours en situation (DS), le discours théorique (DT) et la narration (N). Ces trois types de textes auxquels on peut ajouter le récit conversationnel (RC) résultent d'une part du choix du type de rapport entre l'ensemble des valeurs de l'interaction sociale et l'ensemble des valeurs de l'acte de production, c'est-à-dire entre un mode discursif *impliqué ou autonome\**, d'autre part, du choix entre un rapport au référent de l'ordre de la *disjonction ou de la conjonction\**. En croisant ces notions on obtient un tableau à double entrée qui définit les 4 types discursifs fondamentaux:

---

\* Sur ces notions cf. Fdd, pp. 43-44.

	CONJONCTION	DISJONCTION
MODE IMPLIQUE	DS	RC
MODE AUTONOME	DT	N

Avec les opérations de planification discursive, on tente d'explicitier le fait que tout texte est organisé en séquences, soit sous forme de simples plans, soit sous forme de superstructures conventionnelles [Cf. ADAM, ici même].

2.2.3 Les opérations de textualisation. A ce dernier niveau, intervient la mise en texte proprement dite, c'est-à-dire l'organisation séquentielle des unités. Parmi les nombreux concepts théorisant la mise en texte, seuls trois ont été retenus, pour des raisons pratiques. En effet, ces opérations doivent pouvoir être validées par les traces qu'elles laissent en surface des textes (cf. notion de typologie interactive), ces dernières étant les seules variables dépendantes observables permettant de valider les propositions théoriques de Bronckart. Les trois opérations retenues sont les opérations de *connexion*, de *cohésion* et de *modalisation*.

1. La *connexion* se réalise par le biais de trois processus distincts: le balisage, l'empaquetage et le liage.

Le balisage est un processus qui consiste à "marquer" les différents niveaux de structuration d'un texte, qu'il s'agisse de la macro-structure sémantique ou de la superstructure séquentielle. Les balises du premier type créent l'origine du texte et la relaient sous forme de repérages temporels et/ou logico-argumentatifs. Les balises du second type spécifient les transitions entre les différentes phases (et sous-phases) du plan de texte...

L'empaquetage est un processus qui organise les noyaux prédicatifs en "paquets" (au sens d'ADAM, 1984) à l'intérieur d'une phase du plan;... Schématiquement, on peut distinguer un empaquetage par intégration d'une proposition dans l'autre, dont les traces en français sont les subordinants, et un empaquetage par addition de deux propositions, dont les traces en français sont les procédés de coordination...

Le liage garantit la continuité matérielle de la production langagière. Manifeste dans la langue parlée (le locuteur remplit les vides du discours par des unités telles que: "eee", "bon", "et voilà") ce processus laisse rarement des traces à l'écrit. [SCHNEUWLY et BRONCKART 1986].

2. Les *opérations de cohésion* contribuent au maintien de l'unité du texte en organisant la progression et la conservation des unités de contenu. Les traces de ce processus sont principalement la passivation, l'emphase et les procédés anaphoriques.

3. Les *opérations de modalisation*: ce dernier groupe d'opérations possède une grande indépendance par rapport au plan et à la structure de repérage.

En ce sens, ce sont des opérations qui ne concourent que faiblement à la textualisation proprement dite, dans la mesure où elles sous-tendent des procédures de renvoi direct aux paramètres de l'interaction sociale, c'est-à-dire aux paramètres généraux de l'action langagière. Elles constituent une manière d'ancrage communicatif (par opposition à l'ancrage énonciatif) particulièrement "libre", au travers duquel s'exprime le contrôle proximal ultime du couple énonciateur-destinataire sur sa propre activité discursive. [Fdd, p. 58].

Les opérations de modalisation sont traduites par les auxiliaires et les adverbess de mode.

### 2.3 Les unités linguistiques

Les unités linguistiques retenues sont celles dont on peut émettre l'hypothèse qu'elles constituent la trace d'opérations sur les paramètres du contexte de production. Nous avons vu plus haut (2.2) qu'à partir des ancrages discursifs et de leurs repères énonciatifs, quatre groupes de conditions de production, nettement contrastés, pouvaient être définis. Seules trois conditions de production ont été prises en compte lors du choix des unités linguistiques: elles produisent les trois types de textes suivants: le discours en situation (DS), le discours théorique (DT) et la narration (N). Ces textes sont qualifiés de "polaires" ou d'"architypiques".

Des hypothèses ont été faites quant aux caractéristiques morphosyntaxiques de chaque type de texte et, après une analyse factorielle des correspondances, on a pu observer des regroupements d'unités linguistiques simultanément présentes ou absentes, confirmant l'existence de *configurations de marques* ainsi que des regroupements de textes ayant des profils similaires au niveau des unités morphosyntaxiques. C'est ainsi que l'on peut dresser le tableau de la page 194.

Les unités linguistiques pertinentes [cf. les 27 unités de la grille d'analyse, annexe I] ont été identifiées selon une procédure de type distributionnelle, la volonté de Bronckart étant d'éviter le piège

Unités caractéristiques par leur présence ou fréquence		Unités caractéristiques par leur absence	
seuil de réf.		seuil de réf.	
<b>A. DISCOURS EN SITUATION</b>			
• Pron./adj. 1 <sup>re</sup> pers. sing.	> 0/1000 mots		
• Pron./adj. 2 <sup>e</sup> pers. sing.	> 0/1000 mots		
• Pron./adj. 2 <sup>e</sup> pers. plur.	> 0/1000 mots		
• déictiques temporels	> 0/1000 mots		
• Auxiliaire <i>aller</i>	> 0/100 verbes		
• Non-déclaratives	> 2/100 verbes		
Aux. de mode : <i>vouloir, devoir, falloir</i>	> 2/100 verbes		
Densité verbale élevée	0,129		
<b>B. DISCOURS EN SITUATION ET DISCOURS THÉORIQUE</b>			
• Présents	> 17/100 verbes	• Passés simples	0/100 verbes
• Passés composés	> 0/100 verbes		
• Futurs	> 0/100 verbes		
• Auxiliaire <i>pouvoir</i>	> 2/100 verbes		
Pronom indéfini <i>on</i>	> 4/1000 mots		
Pron./adj. 1 <sup>re</sup> pers. plur.	> 0/1000 mots		
<b>C. DISCOURS THÉORIQUE</b>			
• Organ. arg. intra-méta-intertextuels	> 1/1000 mots		
• Organ. arg. lexico-syntaxiques	> 2/1000 mots		
• Anaphores non pronominales	> 0/1000 mots		
• Passives	> 1/100 verbes		
Densité syntagmatique élevée	> 0,700		
<b>D. DISCOURS THÉORIQUE ET NARRATION</b>			
		• Pron./adj. 1 <sup>re</sup> pers. sing.	0/1000 mots
		• Pron./adj. 2 <sup>e</sup> pers. sing.	> 0/1000 mots
		• Pron./adj. 2 <sup>e</sup> pers. plur.	> 0/1000 mots
<b>E. NARRATION</b>			
• Passés simples	> 0/100 verbes	• Futurs	0/100 verbes
• Imparfais	> 19/100 verbes		
• Organismes temporels	> 0/1000 mots		
<b>F. NARRATION ET DISCOURS EN SITUATION</b>			
Anaphores pronominales	49/1000 mots		

Tableau 1: Unités caractéristiques des types de textes [Fdd, p. 78]

des aspects sémantiques et pragmatiques.

Ces unités se répartissent en deux groupes:

- les *unités phrastiques* qui fonctionnent au niveau de la phrase,
- les *unités interphrastiques* qui débordent le cadre de la phrase pour fonctionner à l'intérieur du cadre "texte".

A partir des 27 indices retenus, chaque texte analysé peut être caractérisé par deux scores discriminants et représenté dans un plan, appelé *plan discriminant* [cf. graphique 2]. Dans ce plan, les trois pôles (DS, DT et N) sont fixés et constituent ainsi les points de référence.

### 3. CHOIX DU CORPUS

J'ai décidé de travailler sur un premier corpus de 11 textes. Ces 11 séquences descriptives ont toutes été extraites d'un *contexte narratif*. En effet, grâce à l'étude de Hamon [cf. ADAM, ici même] sur le système configuratif de la séquence descriptive, à savoir sur les démarcations initiales et clausurales, avec ses signaux typographiques, morphologiques et sémantiques (= personnage qui "voit", "dit" ou "fait"), j'avais là un moyen de sortir une séquence descriptive en ayant un critère extérieur à cette dernière. Je pouvais ainsi éviter de choisir une séquence descriptive parce que j'y voyais des unités linguistiques dont je faisais l'hypothèse qu'elles étaient caractéristiques de la description.

Pour chaque groupe de séquences descriptives tirées d'un même ouvrage, une séquence narrative "témoin" a également été analysée. Afin que l'analyse quantitative des séquences garde toute sa validité, je me suis efforcée de traiter des extraits d'au moins 400 mots.

Par la suite, le même travail que celui qui va être décrit ci-dessous sera mené sur des séquences descriptives extraites de contextes explicatifs, argumentatifs et conversationnels.

#### 3.1 Liste des séquences analysées

auteur	titre de l'ouvrage	titre de l'extrait	no texte et type
Frison-Roche	<i>Premier de cordée</i>	COMBAT	201 (N)
"	"	PANORAMA	401 (D)
"	"	BUREAU DES GUIDES	402 (D)
Volkoff	<i>Le professeur d'histoire</i>	JOEL	203 (N)
"	"	NEF	403 (D)
Cousteau	<i>Le monde du silence</i>	PICCARD	204 (N)
"	"	EPAVE	404 (D)
Dormann	<i>Le roman de Sophie Trébuchet</i>	LEOPOLD	205 (N)
"	"	LA ROBINE	405 (D)
"	"	EXECUTION	406 (D)
"	"	VISION DE PARADIS	407 (D)
"	"	PARIS	408 (D)
Bouvier	<i>Le poisson-scorpion</i>	BOUDDHA	209 (N)
"	"	TERMITES	409 (D)

Flaubert	<i>Madame Bovary</i>	EMMA	210 (N)
"	"	MARIAGE	410 (D)
Vigny	<i>Cinq-Mars</i>	PARTIE DE	211 (N)
"	"	CHASSE	
		CHAMBORD	411 (N)

N = séquence narrative

D = séquence descriptive

#### 4. RESULTATS

4.1 Le premier objectif était de démontrer qu'une séquence descriptive se démarque bien des trois types de textes définis par Bronckart. Le moyen de le montrer est de dresser le plan discriminant des textes analysés.

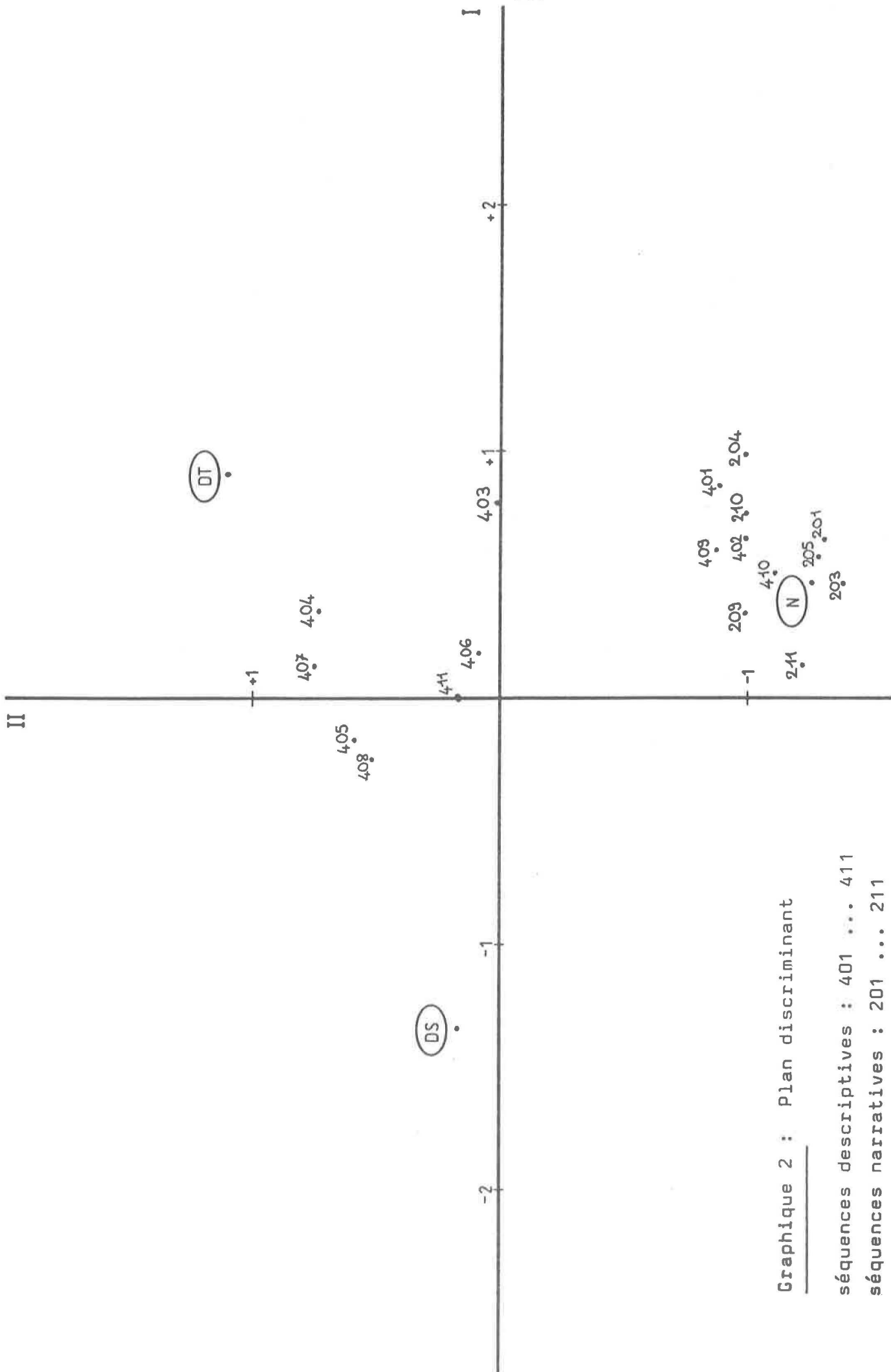
Graphique du plan discriminant (graphique 2). En observant ce graphique, on constate que les descriptions se répartissent en deux groupes bien distincts:

- au centre du plan: 7 textes
- autour du pôle narratif: 4 textes

Cette partition correspond en réalité au système verbal utilisé dans la procédure descriptive. En effet, nous avons 7 textes écrits au présent et 4 textes écrits à l'imparfait. C'est la fréquence exceptionnellement élevée de verbes à l'imparfait qui a attiré les textes 401, 402, 409 et 410 près du pôle de la narration car, si l'on annule l'effet de l'imparfait, on constate que ces 4 textes ne possèdent par ailleurs *aucune marque caractéristique de la narration*, à savoir ni passés simples, ni organisateurs temporels. Quant aux pôles des discours (théoriques et en situation), on voit que leur zone d'attraction est vide de toute description.

Un retour aux grilles d'analyse nous permet de constater qu'en effet, nos séquences descriptives ne possèdent ni les marques caractéristiques du discours en situation, à savoir les pronoms et adjectifs de première et deuxième personne, les déictiques temporels et les modalités d'énonciation (= non-déclaratives), ni les marques caractéristiques du discours théorique, à savoir, principalement, les organisateurs argumentatifs.

Ces premiers résultats, s'ils ne nous permettent pas enco-



Graphique 2 : Plan discriminant

séquences descriptives : 401 ... 411

séquences narratives : 201 ... 211

re d'affirmer que la description est bien un type de texte, nous montre néanmoins que, globalement, elle n'appartient ni aux narrations, ni aux discours théoriques, ni encore aux discours en situation.

De plus, la comparaison entre les séquences descriptives et les séquences narratives d'un même ouvrage nous donne une preuve supplémentaire qu'il existe bien, au niveau des marques de surface, des différences significatives.

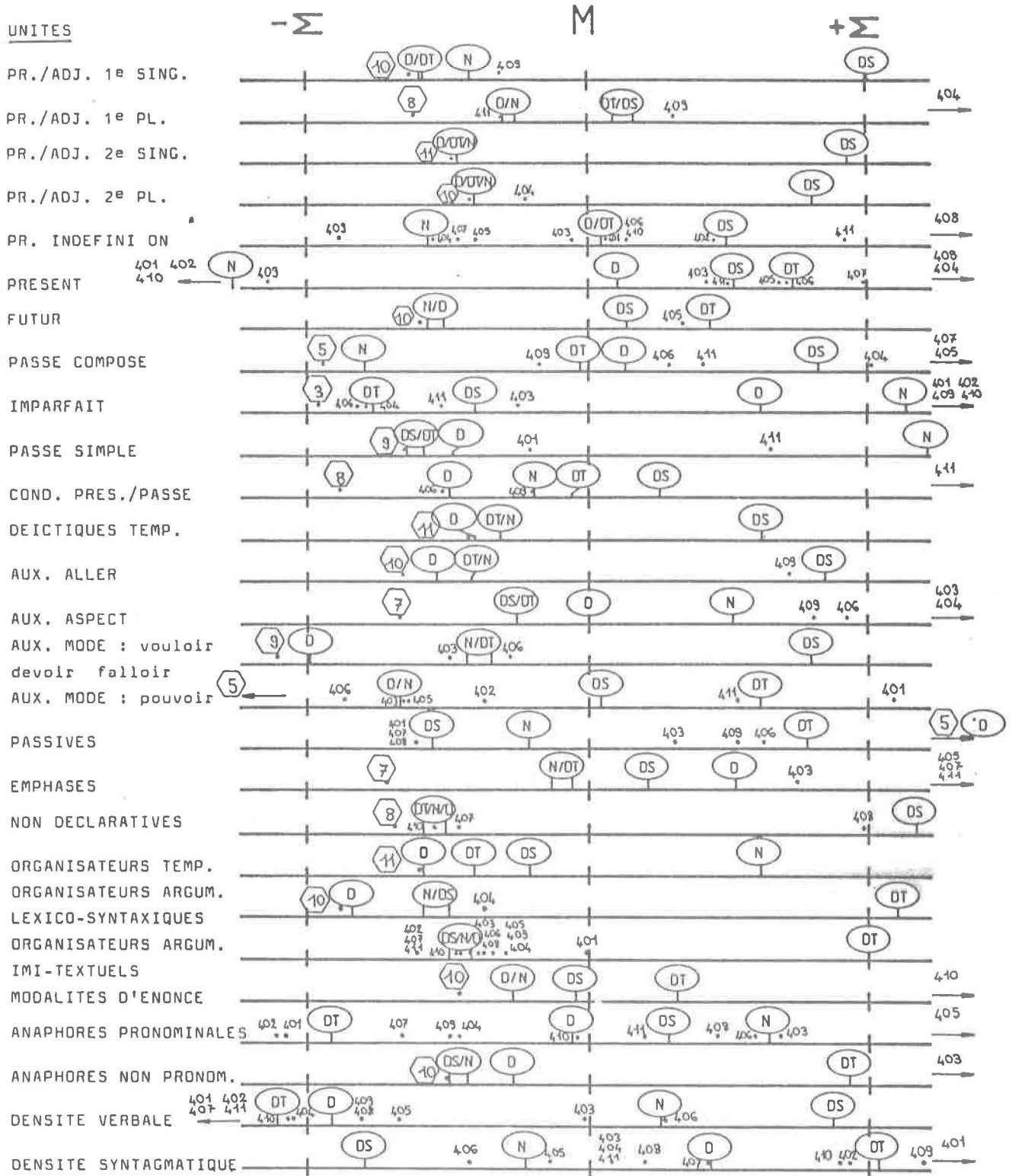
4.2 Le deuxième objectif était de voir si parmi les 27 indices de la grille de Bronckart il en existait qui seraient caractéristiques de la séquence descriptive.

Tableau comparatif des 27 unités (graphique 3): Ce graphique donne, pour les 27 marques analysées, la fréquence moyenne et l'écart-type par 1000 mots ou 100 verbes. Il permet ainsi de situer, unité par unité, la position des 11 descriptions par rapport à la moyenne de chaque texte architypique.

On voit dans ce graphique que les unités relevées dans nos 11 extraits se répartissent de diverses manières. J'ai relevé quatre "patterns" différents:

- a) le REGROUPEMENT: les unités se situent en un même point (ou zone) par ex.: les déictiques temporels
- b) le REGROUPEMENT EXTRAPOLAIRE: les unités se retrouvent également groupées en un point (ou zone) mais, cette fois, très éloigné des pôles caricaturaux, par ex.: les auxiliaires de mode
- c) la DISPERSION: les unités se situent de façon hétérogène le long de la ligne, par ex.: le "on"
- d) l'OPPOSITION: les unités se répartissent de façon dichotomique, par ex.: le présent et l'imparfait.

Si nous regardons le graphique verticalement, nous constatons que, pour un certain nombre d'unités, les séquences descriptives se situent en un même point de la ligne, signalant par-là même une homogénéité, soit dans la présence (ou fréquence élevée) des marques, soit, et c'est le plus souvent ce cas, dans l'absence (ou fréquence très faible) des marques. J'ai repéré ainsi quatre configurations de marques, dont trois



GRAPHIQUE 3 : POSITION DES SEQUENCES DESCRIPTIVES PAR RAPPORT A LA NARRATION (N), AU DISCOURS THEORIQUE (DT) ET AU DISCOURS EN SITUATION (DS)

- ⬡10 = 10 textes sont à ce même point du graphique
- 407 = position du texte 407
- ⊙ = moyenne des descriptions

se caractérisent par une absence des unités considérées dans les séquences descriptives.

#### 4.2.1 Première configuration de marques significativement absentes dans les séquences descriptives

Il s'agit des indices 1 à 4, 12 et 13 de la grille, à savoir les pronoms et adjectifs de première et deuxième personne, les non déclaratives et l'auxiliaire "aller".

On n'est pas étonné de voir que cette configuration de marques correspond en fait aux unités spécifiques du discours en situation (= fréquence élevée dans DS). En effet, ces unités sont des marques de l'ancrage immédiat du discours dans la situation de production; les pronoms et adjectifs exophoriques ainsi que les non-déclaratives traduisant la participation des interlocuteurs à l'action langagière, et l'auxiliaire "aller" manifestant l'ancrage direct dans l'espace temporel. On comprend donc bien pourquoi ces marques n'apparaissent pas dans une séquence descriptive, type même du discours autonome.

#### 4.2.2 Deuxième configuration de marques significativement absentes dans les séquences descriptives

Cette deuxième configuration concerne les *organiseurs textuels* (indices 20 à 22). Il est frappant de voir que nos extraits ne contiennent aucun organisateur temporel et pas (ou très peu) d'organiseurs argumentatifs. Ceci nous montre à nouveau ce que le texte descriptif n'est probablement pas: l'absence d'organiseurs temporels nous prouve qu'il n'est pas organisé comme la narration, selon un ordre linéaire chronologique qui correspondrait à l'enchaînement d'événements; l'absence d'organiseurs argumentatifs tend à prouver que la connexion et la cohésion du texte descriptif ne sont pas assurées par les traces d'arguments que constituent les connecteurs. En effet, dans la mesure où il ne s'agit pas, dans la séquence descriptive elle-même, d'exposer un certain nombre d'arguments, la hiérarchie des informations semble se faire au moyen d'autres repères que les organisateurs argumentatifs.

Nous reprendrons cette question de l'*organisation du texte descriptif* lorsque nous évoquerons, plus loin, la recherche de nouvelles marques de surface.

#### 4.2.3 Troisième configuration de marques significativement absentes dans les séquences descriptives

Il s'agit ici des unités de la grille qui touchent à la *modalisation de l'énoncé*. Ce sont, principalement, les auxiliaires de mode et les modalités d'énoncés (indices 15 et 22).

On peut expliquer l'absence de ces marques de la manière suivante: dans un contexte narratif, les descriptions se présentent comme des *assertions constatives*. En ce sens l'énonciateur exprime l'intention que ce qu'il dit soit *tenu pour vrai*.

Bien qu'Austin ait critiqué ce qu'il appelle "l'illusion descriptive" en prétendant qu'il n'existe pas seulement un sens descriptif et référentiel, mais également un sens pragmatique, on peut néanmoins se demander si l'on n'a pas affaire, ici, à des assertions qui sont moins relations pragmatiques entre interlocuteurs que *relations sémantiques entre ce qui EST DIT et ce qui EST dans le "monde" du texte*.

Ce qui est donné à voir dans nos descriptions a valeur de vérité. Ainsi, on peut expliquer le fait que les verbes soient à des formes de l'indicatif (principalement: présent, imparfait et passé composé) et qu'ils soient nettement sous-modalisés. Il nous faudra vérifier dans des discours de type scientifique ces deux caractéristiques de la description: verbes à l'indicatif et sous-modalisation. Au premier abord, il semble bien que cela fonctionne de la même façon: A.-M. Loffler-Laurian fait la distinction, au sein des discours scientifiques, entre les réflexions ou démonstrations d'ordre théorique et les *descriptions d'expérience*:

En effet, dans le premier cas, la forme verbale est souvent assortie d'auxiliaires, modalisateurs ou tout autre formulation d'atténuation de l'affirmation ou de recul prudent de l'auteur par rapport au contenu. Dans le second cas, au contraire, le verbe est à une forme de l'indicatif et ne comporte pas de modalisation.

#### 4.2.4 Quatrième configuration de marques: le système verbal

Les séquences descriptives se répartissent en deux groupes bien distincts: celles dont *le temps de base est l'imparfait* et celles dont *le temps de base est le présent*. Le futur et le conditionnel n'apparaissent pas, ou trop peu pour qu'ils soient significatifs. Le passé simple est également presque inexistant et, s'il apparaît, c'est toujours dans les micro-propositions narratives d'un bref rappel historique dont le statut

reste à préciser.

On peut donc considérer le PRESENT et l'IMPARFAIT comme des temps de base de la séquence descriptive. Si l'utilisation de l'imparfait semble exclure pratiquement tout autre temps, le présent, lui, peut se trouver conjointement à des passés composés, voire, quelquefois, à des imparfaits mais en très faible proportion.

No texte	PRESENT	FUTUR	PASSE C.	IMPAR.	PASSE S.	CONDIT.
410	/	/	/	28	/	/
401	/	/	/	20	2	/
402	1	/	/	31	/	/
409	4	/	2	25	/	1
408	29	/	/	/	/	/
407	18	/	4	/	/	/
405	38	2	11	/	/	/
404	33	/	4	1	/	/
403	34	/	/	7	/	/
406	58	/	6	2	/	1
411	24	/	3	3	8	4

Tableau 4: Temps verbaux des séquences descriptives

Interprétation:

- a) Il faut probablement mettre en rapport le fait que la description se présente comme une assertion constative et le fait qu'apparaissent les deux temps de base de l'indicatif.
- b) Une fois qu'un *repérage direct\** a été "choisi" (P ou I), celui-ci tend à saturer la séquence. La raison de cette fixation sur un temps me semble être la suivante: dans le texte descriptif, il n'y a pas d'arrière plan, ni de premier plan, ou plutôt, *tout est porté au premier plan*. Ainsi, il n'est pas pertinent d'avoir les "mises en relief" que l'on rencontre classiquement dans une séquence narrative (= imparfait/passé simple).

---

\* Sur ces notions, cf. Fdd, pp. 48-49.

Quant à l'aspect temporel, nous avons déjà vu que la description apparaissait comme une pause dans le cours des événements du récit, donc inscrite dans une sorte d'atemporalité. En effet, seuls dominent les repérages directs (Rd) et l'on trouve peu de ces repérages projetés (Rp) et composés (Rpc, Rdc) qui, précisément, structurent la temporalité. Cette caractéristique paraît confirmée par l'absence totale d'organiseurs temporels dans nos extraits. La description s'organise bien à un autre niveau que nous étudierons plus loin (cf. les organisateurs spatiaux et énumératifs).

#### 4.2.5 Deux types de descriptions

En analysant le corpus descriptif, j'ai pu constater qu'il existe deux types de descriptions:

- a) celles dont les prédicats sont des *qualifications* (= prédicats d'ETRE),
- b) celles dont les prédicats sont des *fonctions* (= prédicats de FAIRE).

Il s'agit, dans ce cas, des fonctions secondaires (catalyses) intégrables dans un modèle qualitatif et non des fonctions noyaux qui font avancer l'histoire [BARTHES 1966].

Parmi les 27 unités de la grille, deux au moins me semblent caractériser l'un ou l'autre type de description. Ce sont la *densité verbale* et le "on".

1. *La densité verbale*. Ce rapport entre le nombre de verbes et le nombre de mots nous permet de classer les séquences descriptives dans deux groupes bien distincts dans la mesure où il signale, soit une description d'actions (densité verbale moyenne à faible: entre DT et N), soit une description d'état (densité verbale très faible: < DT). Il est intéressant de noter que, dans ce dernier cas (cf. graphique 3) les descriptions d'états se caractérisent par une densité verbale extrêmement faible; plus faible que celles des discours théoriques de Bronckart dont la caractéristique est pourtant, précisément, une densité verbale faible (cf. textes 406 et 402, annexe II).

2. "On". Un relevé de tous les "on" rencontrés dans les séquences descriptives montre que, selon le type de description dans lequel il est inscrit, "on" est suivi soit d'un verbe de perception (par ex.: "on voyait", "on devinait", "on distinguait",...), soit d'un verbe d'action (par ex.: "on se bouscule", "on court",...). Soit, schématiquement, la répartition suivante:

- descriptions d'ETRE (état): "on" + verbe de perception
- descriptions de FAIRE (action): "on" + verbe d'action.

### "On" + verbe de perception

Pour étudier le fonctionnement de "on", il faut revenir au but et à la fonction de la description. Il est communément admis que la fonction principale d'une séquence descriptive, dans un contexte narratif, est d'*assurer le fonctionnement référentiel du récit*, de lui donner une vraisemblance; le but est donc de produire une perception du "décor", de donner à voir (ou à entendre) quelque chose au lecteur. Par l'utilisation de "on" il semblerait que l'auteur veuille suggérer la participation d'une "présence" afin de motiver la description. Mais pourquoi choisir "on" comme moyen de focalisation plutôt qu'un "il", reprise anaphorique d'un personnage qui pourrait tout aussi bien jouer ce rôle?

D'après J.-L. Seylaz [1981: pp. 23 à 30]

le "on" dans la description est le fameux témoin omniprésent et omniscient sur la convention duquel sont fondées tant de narrations. Et mettre nombre d'évocations sous l'autorité de ce "on" serait inscrire dans le texte la fiction de l'impersonnalité du narrateur à laquelle prétendait Flaubert. A trop vouloir naturaliser la description, Flaubert en soulignerait la convention (...) A leur façon, les "on" descriptifs renvoient à une pratique reçue: c'est ainsi qu'on fait un roman.

Si l'idée du *caractère conventionnel du "on" descriptif* me paraît séduisante ("on" + v. de perception = instruction de lecture), l'identification du "on" à un "témoin omniprésent et omniscient" ne me semble pas convenir dans tous les cas.

Hamon, lui, parle d'un "on" anonyme. La description, pause, retard ou arrêt dans le récit est déclenchée par la pause d'un personnage qui, par exemple, s'absorbe dans la contemplation d'un paysage.

A la limite, il devient un "on" anonyme et peut n'être représenté métonymiquement que par un "regard" [HAMON 1981: 190].

Il me semble néanmoins que sous ce "on" on puisse mettre quelque chose d'autre encore qu'un "témoin omniprésent" ou un "regard anonyme". Pour le démontrer, il est nécessaire d'étudier le statut énonciatif de "on".

### Statut énonciatif de "on"

On constate que dans le texte descriptif il n'y a aucun repère par rapport à la situation d'énonciation. Les "on" devraient donc y être

interprétés comme faisant partie de la catégorie de la non-personne (cf. Benveniste). En effet, dans un contexte de type "histoire", il semble bien impossible d'inclure l'énonciateur, voire le(s) co-énonciateur(s), dans le champ des valeurs référentielles de "on". Et pourtant, "on" ne peut correspondre complètement à la définition de la non-personne. Il n'est pas équivalent à "il/ils" dans la mesure où il ne peut référer qu'à de l'humain.

Alors que c'est la forme même des pronoms personnels qui permet de comprendre la place des locuteurs dans le procès d'énonciation, c'est l'interprétation de "on" qui permet de lui attribuer tel ou tel statut énonciatif. (...) Sa forme ne désigne ni la catégorie de la personne, ni celle de la non-personne, mais elle peut être interprétée comme faisant partie aussi bien de l'une que de l'autre. [ATLANI 1984: 16]

Si, dans les descriptions où le verbe de perception est à l'imparfait, les interprétations de Seylaz et Hamon me semblent pertinentes ("on" = regard, "on" anonyme, présence omnisciente,...), il subsiste un problème avec les descriptions où les "on" sont suivis d'un *verbe de perception au présent*, le co(n)texte restant de type "histoire-monde non actuel". Dans ce cas, on sent intuitivement que "on" recouvre non seulement le(s) personnage(s) de la narration, mais également le narrateur et le lecteur. En effet, il me semble que la description est tellement bien "naturalisée" que ce qui est donné à voir devient, à la limite, situation d'énonciation commune au(x) personnage(s), au narrateur et au lecteur. J'aurais envie de parler ici de "*vision directe*", de même que l'on parle de discours direct. Non seulement le(s) personnage(s)-prétexte de Hamon regarde(nt) le spectacle, mais également le narrateur et le lecteur. Tous sont convoqués au même spectacle. L'avantage du "on" est de ne pas rendre explicite la présence du narrateur ou celle du lecteur, mais de rendre possible l'interprétation suivante: "on" = personnage(s) + (éventuellement) narrateur + (éventuellement) lecteur.

En résumé, dans le cadre d'une description contenant des "on" + verbe de perception, "on" va toujours représenter une instance humaine, sans pourtant désigner explicitement qui il représente. Par contre, il ne sera jamais anaphorique. Ce type de "on" se rencontre évidemment toujours dans des descriptions d'état. Dans le cas de descriptions d'actions, on a affaire à une autre valeur du "on".

"on + verbe d'action"

Dans ce cadre, "on" retrouve une *valeur référentielle* et, cette fois, entre nettement dans la catégorie de la non-personne, dans la mesu-

re où il est toujours reprise d'un terme générique (cf. dans le texte 406, annexe II). "Cn" dénote toujours bien une classe (+ humain) et l'on peut dire qu'il est alors le résultat d'une *opération de parcours* de la classe considérée. On peut parler dans ce cas d'un emploi anaphorique de "on" (cf. dans le texte 406: "la foule..., on...; les curieux..., on...).

#### 4.3 Troisième objectif

Arrivée à ce point de mon travail, je pense avoir épuisé les possibilités offertes par la grille de Bronckart. J'ai pu, grâce à cette dernière, mettre en évidence certaines caractéristiques morpho-syntaxiques de la séquence descriptive; cependant, j'ai été frappé de voir qu'en fait les configurations caractéristiques de la description se définissent plus par une *absence* de telle ou telle marque que par une présence ou une fréquence élevée. Cette caractérisation par les manques peut s'expliquer ainsi.

Au début de sa recherche, Bronckart n'a retenu, parmi toutes les unités linguistiques possibles, que celles dont il faisait l'hypothèse qu'elles étaient bien la trace des opérations langagières sur les paramètres du contexte extralangagier. Après plusieurs analyses statistiques extrapolatoires, seules 27 marques ont été retenues. La pertinence de ces 27 marques a été jugée, d'une part, en fonction de la facilité de leur identification, d'autre part, en fonction de leur pouvoir de caractérisation et de discrimination des trois types de textes (DS, DT et N). Dès lors, il n'est pas étonnant de voir que les séquences descriptives, dans la mesure où elles ne semblent pas appartenir à l'un de ces trois types, ne puissent pas être caractérisées par des configurations définies expressément pour ces derniers.

Nous aurions pu, néanmoins, voir les séquences descriptives fonctionner comme des types de textes intermédiaires et ainsi observer sur le plan discriminant une "galaxie" des séquences descriptives située dans un espace entre deux pôles. Nous avons vu plus haut qu'il n'en était rien et qu'en fait la plupart des textes se trouvaient dans une zone "neutre", en dehors de l'attraction des trois pôles.

Nous ferons donc l'hypothèse que les 27 marques de la grille ne nous permettent pas de caractériser le type descriptif ou, tout au moins, qu'elles ne sont pas suffisantes pour le faire.

Dans la mesure où la séquence descriptive semble bien posséder une *structure propre* caractéristique, il nous faut maintenant rechercher

Dans la mesure, cette fois, où la localisation spatiale n'agit pas comme une marque directe du plan de texte, nous ne la comptabiliserons pas, suivant en cela la position exprimée dans *Le fonctionnement des discours* [151] à propos des organisateurs temporels.

On peut regrouper les organisateurs comme suit:

- a) liste cardinale :            en haut / en bas  
   à l'intérieur / à l'extérieur  
   à gauche / à droite  
   devant / derrière  
   au-dessus / au-dessous  
   à l'orient / à l'occident  
   au nord / au sud  
   d'un côté / de l'autre ...
- b) liste ordinale :            au premier, second, ... plan ...

Autres termes topographiques:

- c) [(comparatif) ou (superlatif) + adverbe de lieu] :  
 ici, là, partout, loin, ailleurs, plus loin, très loin, ...
- d) [(adverbe) + groupe prépositionnel] :  
 au plafond, dans le jardin, dans le fond du jardin, tout au fond du  
 jardin, au bout de l'allée de marronniers, du haut de la chaire, ...
- e) organismes énumératifs :  
 et, d'abord, ensuite, puis, enfin, ...

## 5. CONCLUSIONS

Ma première conclusion sera de type prospectif. Il me semble en effet indispensable de continuer cette recherche dans la direction proposée en 4.3, c'est-à-dire en étudiant systématiquement les marques caractéristiques du type descriptif. Si l'on peut ajouter ces dernières à la liste des 27 unités de Bronckart, je fais l'hypothèse que les séquences descriptives se trouveront plus nettement groupées en une galaxie que cela n'apparaît actuellement dans le plan discriminant (cf. graphique 1).

Si l'on essaie maintenant de tirer une conclusion des résultats obtenus jusqu'à présent, il nous faut reprendre la question soulevée en 4.3, à savoir, la place qu'occupent les descriptions pas rapport aux trois types de textes architypiques.

Nous avons observé un regroupement des séquences descriptives au centre du plan discriminant, regroupement que nous avons pu interpréter non seulement comme un signe de la non-appartenance du type descriptif aux trois types polaires, mais également comme un signe de l'absence, dans la grille, de certaines marques de surface caractéristiques de la description.

Si l'on revient maintenant au graphique 3 et que l'on observe la position moyenne des descriptions (= D ), on constate que le type descriptif se situe entre deux pôles pour un certain nombre de marques, entre deux autres pôles pour d'autres marques, etc. se comportant dès lors de la même façon que les types de textes intermédiaires définis par Bronckart [cf. *Fdd* : 109]. Cette similitude entre le fonctionnement des six types intermédiaires et celui des séquences descriptives de notre corpus nous permet d'adhérer aux conclusions mêmes que Bronckart donne à la fin de son ouvrage [*Fdd* : 133 à 137].

Le résultat de nos analyses impose une modification profonde de notre hypothèse de départ. S'il est vrai que la présence ou l'absence de certaines unités dans les textes intermédiaires a effectivement pu être comprise dans le cadre interprétatif que nous venons d'esquisser, les résultats dans leur ensemble ont exigé la prise en compte d'autres éléments d'interprétation, et notamment ceux de la situation sociale de production. La forme de chacun des six genres de textes est apparue comme la solution spécifique d'une tâche langagière complexe, solution dans laquelle le mode d'ancrage n'entre qu'à titre de composantes sous dépendance directe de la stratégie discursive engagée (avec son but et son destinataire).

Je retiens de cette première conclusion la notion de type de texte comme "*solution spécifique d'une tâche langagière complexe*". En effet, le type d'ancrage discursif seul ne suffit pas à caractériser un type de texte; cela me paraît tout à fait pertinent dans le cas de la description où le but et le destinataire semblent bien être déterminants. Cette relativisation du mode d'ancrage par rapport aux autres opérations remet donc en question l'existence même d'une typologie à trois types de textes. C'est bien ce que Bronckart déduit de sa recherche:

Dans le projet typologique initial, trois prototypes textuels repèrent un espace textuel dans lequel viennent s'inscrire d'autres genres de

textes dont le fonctionnement s'explique par leur position dans l'espace ainsi défini. L'assaut des données empiriques a cependant fait voler en éclats l'espace des types de textes. A première vue, nous nous trouvons maintenant face à une multitude de sortes ou de genres de textes peu organisés entre eux. De ce point de vue, nous sommes obligés d'abandonner une visée typologique stricte, c'est-à-dire pour prendre les critères proposés par Isenberg (1978), une typologie de texte exhaustive, à base unique, dans un domaine clairement défini. Nous nous retrouvons, d'une part, avec un modèle réduit pour la problématique du mode d'ancrage de textes et d'autre part, avec des genres de textes autonomes, définis par leur situation de production et peu organisés entre eux. On pourrait remplacer l'image de l'espace délimité par trois pôles par celle d'un espace infini structuré par des nuages d'astres ou par des galaxies plus ou moins denses de types de textes.

Si l'existence d'une multitude de sortes de textes me paraît, cette fois, exagérée, l'idée d'un *espace structuré par plusieurs galaxies de types de textes* me semble tout à fait intéressante. En effet, cette dernière option théorique permet enfin de concevoir d'autres types de textes que le discours en situation, le discours théorique ou la narration, non pas en tant que textes intermédiaires, mais bien en tant que *type textuel autonome*. C'est ce que nous tentons de faire au sujet de la description...

Françoise REVAZ  
Lausanne

A N N E X E S

## ANNEXE I : grille d'analyse de textes

Texte analysé : \_\_\_\_\_

pp. \_\_\_\_\_ N. mots \_\_\_\_\_

N. verbes \_\_\_\_\_

Marques	Nombre (N)	Indice (N/ $\sqrt{N}$ )
A. 1. Pronoms 1ère p. sing.	_____	_____
2. " 1ère p. pl.	_____	_____
3. " 2ème p. sing.	_____	_____
4. " 2ème p. pl.	_____	_____
5. " "on"	_____	_____
B. 6. Verbes à l'indicatif présent (Pr)	_____	_____
7. " " futur simple (F)	_____	_____
8. " " passé composé (PC)	_____	_____
9. " " imparfait (I)	_____	_____
10. " " passé simple (PS)	_____	_____
11. " au conditionnel présent et passé (C)	_____	_____
C. 12. Déictiques temporels	_____	_____
D. 13. Auxiliaire "aller"	_____	_____
14. Auxiliaire d'aspect	_____	_____
15. Auxiliaire de mode	_____	_____
E. 16. Passives	_____	_____
17. Emphases	_____	_____
18. Non déclaratives	_____	_____
F. 19. Organismes narratifs	_____	_____
20. " argumentatifs lexico-synt.	_____	_____
21. " " imi-textuels	_____	_____
22. Modalités d'énoncé	_____	_____
G. 23. Anaphores pronominales	_____	_____
24. Anaphores non-pronominales	_____	_____
H. 25. Densité verbale NV _____ ; Nm _____ V/m _____		
26. Densité syntagmatique Ny: _____ ; Q.: _____ Q/Ny _____		

Texte analysé par : \_\_\_\_\_

« Encore deux ou trois saisons et tu es cuit, lui disait le docteur.

— Bien sûr, bien sûr, mais je ne peux pourtant pas faire le fier avec tous les camarades !

— Méfie-toi ! méfie-toi, Jean-Baptiste, ça te jouera un vilain tour. Refuse ! ».

Jean-Baptiste s'efforçait à suivre les sages conseils du docteur, et comme les pirates l'invitaient :

« Oh ! Jean-Baptiste, viens boire trois décis.

— Plus tard, dit-il, maintenant il me faut établir le tour de rôle. Soyez tous là dans une heure, que je vous courre pas après dans tous les cafés du village... »

→ Tout claudicant, il s'assit à la table de travail.

Le Bureau des Guides était une pièce meublée assez misérablement ; on eût dit une antichambre de notaire ou d'huisier. Rectangulaire, profonde, elle était tapissée d'un horrible papier à rayures, tout passé et jauni, et parquetée de sapin large et noueux. Une large table couverte de toile cirée noire, bourrée de papiers et de fiches, comme on en trouve dans les mairies de province, en occupait le centre ; cinq ou six chaises de paille attendaient les visiteurs. Un poêle tout rond enlaidissait la pièce de ses tubulures et l'on avait suspendu un fond de boîte de conserve avec un fil de fer juste sous le coude du haut qui dégonflait de suie visqueuse. Cependant cette boutique, qui eût pu aussi bien servir à un clerc paperassier, possédait une âme. Sous cette enveloppe anonyme et médiocre, transperçait l'épopée alpestre.

La monotone tapisserie était tout imprégnée de souvenirs, pavée de reliques que les guides, sans y attacher de valeur, avaient fixées au hasard des dons, sur le mur. Un portrait dédicacé de Whympier voisinait avec une photo jaunie relatant la visite de Félix Faure ; plus loin, un petit cadre renfermait la photo du roi des Belges, à son retour des Drus. Toutes les célébrités de la montagne avaient laissé là, trace de leur passage. Cunningham, Freshfield, Mummery, Tuckett, Emile Fontaine, Vallot, Gos, Tricouni, Dunod, Mieulet, Durier, Janssen, etc., et ces photos alternaient avec des cartes, des esquisses, des coupes géologiques, des dessins et de vieilles estampes colorées de grande valeur qui eussent fait la joie d'un collectionneur. Un plan en relief du Mont-Blanc, dans une caisse vitrée, servait aux explications du guide-chef. Des collections de minéraux, quartz hyalin, cristaux fumés, protogynes, micaschistes, gneiss délités, blocs d'amiante, s'empoussiéraient dans un placard. Dans le fond, une énorme bibliothèque vitrée, don d'un sénateur quelconque, étalait la pauvreté de ses volumes, pour la plupart trop abstraits, trop ardues, et qu'aucun guide ne feuilletait jamais.

Mais l'âme même du bureau, c'était l'arrière-boutique : un réduit sans lumière gagné par des cloisons en galandage sur la geôle municipale. Ce la sentait à la fois le renfermé et le grand air. Des cordes étaient pendues un peu partout, mêlées à des piolets de tous âges et de toute fabrique, à des crampons, à des lanternes. Tout un matériel entreposé par les guides entre deux courses, et dans le

fond, dressé comme un paravent replié, un brancard de grosse toile grise attendait, tout prêt, qu'on eût besoin de ses services. Au plafond un nouveau brancard plus moderne, constitué par un berceau de duralumin suspendu à une poutre métallique, complétait ce matériel de sauvetage qui rappelait, avec une grosse boîte de secours marquée d'une croix rouge, que ce réduit était parfois l'antichambre de la mort.

Un simple couloir étroit, dallé de granit, séparait le Bureau des Guides du Syndicat d'Initiative, déjà plus modernisé, avec sa grande banque séparant le public des bureaux et son faux air d'agence de voyages.

Dans ces deux officines se rassemblaient toute la vie et toute l'activité saisonnière de Chamonix-Mont-Blanc. L'Essi recevait les visiteurs, les dirigeait, les logeait ; le Bureau des Guides se chargeait d'encadrer ceux d'entre eux tentés par une ascension. ←

Jean-Baptiste Cupelaz ouvrit son registre, inscrivit les noms des pirates du jour, puis consulta les demandes de courses. [Celles-ci n'étaient pas nombreuses, le mauvais temps avait rebuté les clients. Le guide-chef hochait la tête.

« Avec la neige, finies les grosses ! »

Les grosses... cela signifiait les courses difficiles, les rudes escalades, celles qui ne sont accessibles qu'à une minorité bien entraînée et que tous les guides n'acceptent pas. Faire les grosses !... Cela signifie être prêt à partir n'importe où, que ce soit à la Verte, ou dans les Aiguilles, ou sur les longs

TEXTE no 402 (suite)

itinéraires de glace ; faire les grosses, cela voulait dire aussi gagner beaucoup d'argent en risquant beaucoup. Les guides de Chamonix n'ont pas adopté le qualificatif de guide de première ou de deuxième classe. Ils se trient d'eux-mêmes en refusant de partir pour des courses qu'ils jugent trop difficiles pour leurs qualités. De ce fait, seule une petite élite, une trentaine en tout, se partage les risques et les profits d'un dur métier. Pour les autres, le Mont-Blanc, que l'on a intentionnellement tarifié un peu cher, constitue leur maximum ; ils s'y abonnent et il n'est pas rare qu'ils ne l'escaladent une dizaine de fois dans le courant de l'été, les grands guides préférant aborder les grandes escalades.

Le guide-chef ayant terminé sa liste appela les pirates, qui partirent nonchalamment par l'avenue de la Gare, le piolet sous le bras, pour prendre le train du Montenvers.

Peu après, Cretton, le portier du Carlton, vint s'enquérir d'un guide.

« Quelqu'un de sérieux, un peu vieux, qui marche doucement, c'est pour un diplomate qui veut visiter les cabanes ; pas besoin d'un aigle, mais donne-moi-z'en un qui ait du bagout, et qui connaisse toutes les histoires, y a gros à gagner.

— Je t'enverrai le vieux Jules Rebat, il lui racontera ses voyages dans les Amériques.

— Ça va ! Demain, j'aurai sans doute un jeune homme à entraîner pour les grosses... t'as quelqu'un ?

— Attends, je vais voir le tour. »

Sophie, déjà engagée dans la rue de la Bâclerie, comprend, mais trop tard, qu'elle n'aurait pas dû sortir. Malgré la proximité de la place du Bouffay où est dressée la guillotine, elle a toujours, par bonheur, échappé à ce spectacle. Elle fait demi-tour mais elle se heurte à une horde compacte qui débouche de la rue de la Juiverie. Les tambours se rapprochent et, comme chaque fois, le bruit d'un supplice en marche fait jaillir les curieux des moindres ruelles. Et Sophie, rapidement, est encerclée par des vagues implacables qui montent à la vitesse d'un cheval au galop, comme la mer, dit-on, autour du Mont-Saint-Michel. Elle ne peut plus fuir à présent et elle est entraînée comme un fétu dans le courant de la foule aimantée par le sang qui s'apprête à couler. Une foule en majorité féminine. Les jeunes, les vieilles, les gamines, les idiotes, les éclopées, les femmes sont les plus empressées au spectacle de la vengeance. Celles qui sont enceintes avancent, les mains en avant, pour protéger leur ventre. D'autres, dans leur hâte, ont gardé à la main l'étoffe qu'elles étaient en train de coudre ou le tricot ou le balai. Beaucoup tirent des enfants par la main. De bonnes mères qui ne risquent pas de laisser des enfants seuls à la maison où ils risquent de faire des bêtises.

Et tout cela se débonde, jaillit comme le pus d'un vilain abcès sur la petite place du Bouffay où se dresse, sur une estrade, le *rasoir national*, la machine à couper les têtes, la « petite Louison » qu'un assassin pudique a eu l'idée de faire peindre en rouge afin que le sang répugnant des ennemis de la République ne s'y remarque pas trop. Nantes est une ville qui se respecte. La municipalité a fait voter un crédit pour étaler une épaisse couche de son sous la machine infernale afin de faciliter le nettoyage, après chaque opération.

Aux abords de la place, la bousculade est à son comble, chacun s'empressant d'atteindre les premiers rangs pour ne pas perdre une miette du spectacle qui se prépare. Un hurlement de joie éclate quand débouchent le cortège des condamnés, les tambours, puis les gardes à cheval. Le bruit obsédant des tambours augmente la folie. La foule piétine, se hausse sur place, on juche les petits enfants sur les épaules des pères. Les fenêtres bourgeoises de la place se sont garnies de curieux. On s'entasse sur les balcons à

les faire crouler. On voit apparaître des longues-vues de marine et même des jumelles de théâtre.

Le cortège des condamnés, encore invisible, a de la peine à se frayer un passage dans la foule compacte où les soldats de Carrier taillent un chemin à coups de crosse de fusil et pointent les baïonnettes sur les curieux pour les tenir à distance.

La petite taille de Sophie Trébuchet lui interdit toute tentative de fuite. Ainsi immobilisée, elle a déjà fort à faire pour n'être pas jetée à terre ou étouffée.

A son passage, le cortège ouvre un bref trait de silence. Ceux qui voient se tairent subitement en face des trois condamnés qui avancent entre les soldats. La foule attendait des brigands et découvre une femme aux cheveux gris et deux jeunes filles d'une vingtaine d'années. Elles vont, misérables, serrées les unes contre les autres, tremblant de peur et de froid dans leur caraco de coton qui leur laisse les bras et le cou nus. Et la foule, que la vue des trois femmes a surprise un instant, étouffe sa mauvaise conscience dans des cris redoublés. Les condamnés avancent lentement, heurtées au passage par des mains mauvaises qui veulent toucher, pincer tandis que la horde, maintenue à grand-peine par les gardes, montre les dents, crache des insultes, lance des plaisanteries obscènes et des projectiles divers. Et l'on voit, aux regards affolés que les deux plus jeunes promènent alentour, qu'elles sont encore plus effrayées par cette foule que par ce qui les attend. ←

Sophie, soudain, a reconnu les trois femmes. M<sup>mes</sup> de la Biliais, la plus âgée, et ses deux filles, Renée et Marie-Perrine. Leur père était conseiller au Parlement de Bretagne et avait souvent affaire au grand-père Le Normand. Et Sophie se souvient d'une partie de cache-cache avec Marie-Perrine, la plus jeune, et ses frères dans le jardin de leur château, près de Nantes. Renée n'y avait pas participé; elle était un peu plus âgée mais la cadette a tout juste l'âge de Sophie. Un après-midi qui s'était mal terminé car Sophie avait entraîné Marie-Perrine à recueillir une allée bordée de plantes grasses, en cassant toutes les branches qui dépassaient sur le chemin. C'est tellement agréable de faire des bêtises chez les autres quand on est assuré de l'impunité due aux invités. En effet, quand M<sup>me</sup> de la Biliais avait découvert le ravage des plantes qu'elle avait eu tant de mal à faire pousser, c'est Marie-Perrine qui

Ravanat et Servettaz firent halte un bon quart d'heure avant d'entreprendre la grimpe de l'arête. Ils soufflèrent longuement, admirant le paysage — familier pour le vieux, tout nouveau pour le jeune — des Alpes Grées.

→ La journée était magnifique, on pouvait discerner à l'infini vers le sud les Alpes se succédant en plans étagés; d'abord, toutes proches, les Alpes Valdostaines; Grivola — *ardua Grivola Bella*, — le Grand-Paradis, la cuvette glaciaire du Rutor; les géants de la frontière franco-italienne avec la Sassièra, la Ciamarella, — pays du bouquetin, — et plus loin vers le sud-ouest les Alpes de la Vanoise. Vers l'est, on prenait toutes les Alpes suisses en enfilade: le Vêlan, au premier plan, écrasé par l'énorme masse du Grand-Combin; puis, très loin, le massif de Zermatt, avec le Cervin et son étrange nez de Zmutt, tout noir au-dessus des nuées, et les étendues glaciaires du Mont-Rose, aériennes, supra-terrestres, confondant l'ivoire de leurs neiges avec l'opale des brumes.

De la vallée montaient des vapeurs qui se groupaient au-dessus des abîmes, se rejoignaient, se mêlaient en remous moutonneux qui bientôt ourlèrent de leurs vagues silencieuses toutes les vallées, du Col Ferret au Col de la Seigne. Vers l'ouest, le paysage, plus proche, était plus inhumain encore. C'était d'abord, sentinelle avancée, la lame de granit de l'Aiguille de la Brenva, flanquée d'une étrange chandelle de roc que les guides de Courmayeur baptisèrent le « Père Eternel », puis le gouffre du glacier de la Brenva, et le glacier lui-même, sale et pierreux, coulant en rampant entre ses moraines, débordant de son énorme saillie frontale pour aller mourir, par-dessus le Val Veni qu'il déchirait comme une lèpre, dans les mélèzes de Notre-Dame de Guérison.

Le torrent issu du lac Combal le traversait de part en part et résurgait en grondant d'une caverne de glace, au niveau des prairies d'Entrèves. En troisième plan s'allongeait, démesurée, grandiose, sur 3.500 mètres de hauteur, l'arête de Peuterey, avec l'Aiguille Noire, sinistre pyramide balafrée de couloirs endeuillés, puis la dentelure des Dames-Anglaises, irréaliste, aérienne, vertigineuse; ensuite la majestueuse élancée de l'Aiguille Blanche, un cimier de glace festonné de corniches menaçantes, se raccordant par une fine crête d'argent à la masse même du géant, le Mont-Blanc, dont les faces himalayennes s'élevaient si haut, si haut dans l'air, qu'elles semblaient, vues de là, jeter comme un défi à l'œil des alpinistes.

Parfois, vers la sentinelle rouge, un sérac craquait. C'était comme un coup de tonnerre qui déchirait l'air des altitudes, et longtemps après que le bruit se fût éteint, on pouvait suivre le nuage de poussière irisée qui précédait le tourbillon de l'avalanche sur les hauts plateaux glaciaires. ←

mais, à son corps défendant, hanté de mythes. Après tout, il fallait peut-être prendre l'Église au sérieux, et, dans ce cas, même la gourmandise, même la fornication étaient défendues. Poussons plus loin : « Saint Michel est peut-être vraiment capable de quitter son socle, de me passer sa lance au travers du cou comme un croc de boucher français, et de m'emporter dans les airs. »

Par-dessus l'autel, Joël fit face à la nef, tel le père Pat célébrait la messe d'onze heures.

— Moi aussi, après tout, je pourrais être curé, puisque je connais le secret honteux.

\*\*

Et alors il les vit. Innombrables

Non seulement la nef était maintenant bourrée de bancs jusqu'au portail, et, perpendiculairement, jusqu'aux deux bouts du transept, non seulement les fidèles se pressaient sur ces bancs, se coudoyant, s'écrasant, les uns s'étalant, les autres se faisant infimes, mais ils se chevauchaient, se superposaient, le même volume contenant non pas un, mais dix, mais cent visages, les nez, les bouches, les yeux s'enchevêtrant dans une palpitation incessante, reniflant, mastiquant, clignant, les pommes d'Adam montant et descendant sans qu'on pût distinguer à qui elles appartenaient, les fichus, les châles se soulevant sans qu'on sût quelle gorge ils voilaient, les sabots broyant sous les bancs les poulaines, et les mains, des millions de mains, traçant en l'air des milliards de croix, un cimetière de croix, une tapisserie de croix simultanées, tous les signes de croix qui eussent jamais été faits dans cette église.

Un coup de projecteur blanc-rose et, à droite, la chaire sculptée, tarabiscotée, avec angelots, guirlandes, lyres, fêstons, flûtes, noeuds plats, cornes d'abondance, mignons accessoires de la Passion, s'illumine. Aussitôt, du haut de la chaire, les surplis, les aubes, les chasubles, les rochets se mettent à gesticuler, à clamer silencieusement, se mêlant les uns aux autres, comme sur la même pellicule exposée mille fois. Joël ne connaît pas les noms de ces ornements, et pourtant ses yeux les voient : la preuve qu'il n'invente rien.

Un autre projecteur, vert-noir, débusque lentement le confessionnal tapi au fond, dans un coin, à l'affût. Le rideau, vert moisi, frémit. Devant, des queues de pénitents sans nombre se pressent, se bousculent, se relaient, s'agenouillent, se marchent sur les pieds, pénétrant les uns dans les autres sans discernement, comme si l'espace était à tout le monde, pourvu qu'on habite un temps différent. A l'intérieur, entre les deux grilles, une cohue de prêtres : grotesquement installés sur les genoux les uns des autres — il y en a une bonne centaine qui sont bouclés là — ils absorbent simultanément le flot d'immondes monotones qui se déverse dans leurs oreilles, envahit la petite boîte puante, bouillonne, rancit, ne s'épuise pas... Ils pompent.

En haut à droite, les fenêtres blanchissent de degré en degré, comme le fer dans le feu, sous le bombardement lunaire qu'elles subissent. Un troisième projecteur plaque son spot sur l'autel, et Joël se cache le visage dans les mains. Il ne veut pas se voir là, sa grande tignasse d'argent blanc penchée telle une chevelure de sorcière, et, devant lui, cette goutte de sang, cette coupe de sang, cette tache de sang qui s'élargit, ces gallons de sang qui se déversent à cet endroit depuis huit cents ans, ces hectolitres de sang jamais tari, jamais caillé. Il ne veut pas.

Il appuie si fort sur ses yeux qu'il voit mille soleils, et puis, quand il cesse d'appuyer, qu'il relève les paupières et la tête, il ne voit plus rien ←

— Non, mon Dieu : pas aveugle !

Alors il distingue les trois hublots blancs qui voguent à droite, et les deux hublots sombres qui leur font face, et la nef enténébrée-encalminée qui semble attendre. Quoi ? Le jour où toutes les nefes amarrées de par le monde découvriront enfin leur nature véritable et appareilleront pour rejoindre leur port de destination, quelque part du côté de Josaphat. C'est vrai qu'il lit un peu trop, Joël. Il ferait mieux de jouer au football, avec les autres. Ça fait du bien de se rentrer dedans, épaule contre épaule. Cependant Pop a dit : « Il ne faut pas non plus forcer sa nature. » Soudain, le long d'un mur, comme une goutte de mercure filant rejoindre le gros des gouttes. Un rat ? En français, on dit « pauvre comme un rat d'église » et aussi « les rats quittent le bateau ».